L' immortel curé d'Arfons

Claude BOUDET

« Il y a toujours eu des personnages singuliers dans ce haut pays ».

Celui qui venait de prononcer ces mots n'était autre que le Docteur Bluze. Ce médecin à la retraite avait vécu longtemps outre-mer, carambolé, selon ses missions O.M.S, d'un poste à l'autre. Il était revenu dans ce haut-pays dont il parlait avec une expression un peu désuète. Il vivait à la petite maison de ses grands-parents, disparus depuis longtemps, dans un petit village bien original qui est celui d'Arfons. Parmi la trentaine de personnes qui suivaient la veillée, il était bien le seul qui n'eut pas de terres, un petit jardin, encore moins un cochon à tuer ou des châtaignes à ramasser : il n'avait que ses livres, et des masses de souvenirs qu'il se plaisait à raconter. Aussi, il était toujours le bienvenu dans ces soirées bien traditionnelles auxquelles il ne manquait pas de participer.

« Voyez-vous, commença-t-il, dans un coin perdu comme Arfons, beaucoup savent, mais ne le reconnaissent pas. Ils l'ont entendu dire, expliquent-ils tout au plus. Que savent-ils ? Eh bien, je vous le donne en mille ! Que c'est toujours le même curé qui revient, depuis que l'église a été bâtie, pour s'occuper des ouailles maudites. Oui ! Vous avez bien entendu ! Des ouailles maudites. Si vous étiez tous d'Arfons, vous auriez encore dans l'oreille les tempêtes de l'Abbé Plume pendant les années soixante-dix et quatre vingt – maudissant les maudits, bénissant les fidèles, mettant en garde les jaunes et les rouges contre les idées de 68, cette fichue révolte qui n'a pas su devenir une vraie révolution mais qui a chamboulé les

esprits – qui nous a tous « destimbourlés », disait-il, cet Abbé Plume qui était un drôle de personnage, un drôle de corps.

Eh bien ! Je dois vous dire (il nous regardait bien en face en affirmant cela), que ce curé-là n'est pas mort comme on l'a cru à l'époque. On assure qu'il a été enterré à Sorèze. Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez pas sa tombe. Du moins, moi, je n'ai rien trouvé. L'Abbé Plume n'est autre que celui qui a assuré l'aumônerie des Hospitaliers de Saint Jean à Arfons, il y a mille ans. Bien sûr, c'est incroyable ! Mais c'est comme cela : l'Abbé est immortel ! Comprenez bien encore ! Il ne se réincarne pas mais c'est l'aumônier des Hospitaliers lui-même, Guiraud, qui continue à vivre sous différentes identités d'emprunt. Je n'en connais que quelques unes après avoir beaucoup cherché ! »

L'auditoire commençait à être capté. D'autant plus que le docteur Bluze s'était levé et marchait devant nous à petits pas comme s'il réfléchissait tout en racontant l'histoire des curés d'Arfons.

« A l'époque de Guiraud, disait-il, tout ce pays était encore celui des ours et des animaux sauvages. La forêt était reine, la forêt hercynienne, avec des hêtres, des chênes, quelques pins et viornes au bord des ruisseaux. Et bien peu d'habitants. Alors les hospitaliers sont venus y établir une Sauveté, comme on disait alors. Cinq moines-soldats qui ont défriché, protégé les hommes des brigands de toutes sortes, et le bétail, moutons ou chèvres, des loups. Palissade après palissade, murette après murette, ils ont construit un véritable hameau plus sûr, auprès duquel peu à peu les quelques

bûcherons ou bergers, disséminés dans ce qu'on pouvait difficilement appeler des « feux », sont venus se réfugier. Cela a duré quelques décennies. L'âme de ce lieu était ce Guiraud de la famille des seigneurs de Dourgne. Grand, paraît-il, presque immense, c'était une force de la nature et aussi un grand esprit qui était revenu de la Première Croisade chargé d'amour de Dieu et de pitié des hommes, pêcheurs tremblants et maudits inévitables si on les laissait à leur misère. Aussi, la faux ou la hache d'une main, le psautier et la croix de l'autre, il évangélisait en permanence toutes ces brutes du temps qui ressemblaient fort aux Sarrazins par leur impiété, sauf que ceux-là adoraient déjà un dieu unique, alors que le petit peuple d'Arfons en était resté encore au soleil, aux fontaines et aux génies des forêts. Il eut fort à faire !

Pourtant, reprit-il, il arriva à rendre paisible ce bout du monde où seuls jusque là les loups restaient tranquilles, sûrs de leur gibier et peu inquiets des quelques hommes qui auraient pu les chasser. Quand les loups sont trop nombreux, il n'y a plus de louvetier, et les bonnes gens apeurés attendent que le jour revienne. Les hospitaliers avaient construit une petite église au lieu dit à présent les Escudiés, et là ils essayaient de conserver la règle de leur ordre depuis matines jusqu'à laudes. Cela dura plus de vingt ans. Le père Guiraud commençait bien à vieillir, ravagé un peu par quelque fièvre ramenée de Terre Sainte. Mais il restait fort en gueule et fier à bras, comme la petite histoire que l'on conte sur lui vous le dira. Un soir, Guiraud devait avoir alors la cinquantaine, une bande de brigands remontés peut-être d'Aragon, se prend à assaillir le hameau derrière ses palissades. Voyant leur nombre et tout en prenant sa croix longue et rouge d'une main, l'estramaçon tenu de l'autre main, Guiraud de Dourgne quitta

le couvent et s'avanca vers la bande qui commença à rire et à se moquer. »

- Qui est votre chef ? demanda alors Guiraud en roman.

Un géant sort du groupe ricaneur et froidement lui répond :

- Viens-tu rendre la place, mauvais clerc ?
- Non, répondit Guiraud, c'est moi qui vais te rendre à Dieu, mauvais chrétien !

Le géant s'avança vers le curé et se mit à rire à son tour.

- Je voudrais bien voir ça ! ricana-t-il.
- C'est tout vu ! déclare Guiraud. Choisis, ou bien je te coupe la main gauche, la droite te servira alors à prier le reste de ta vie et comme cela tu ne voleras plus, soit je te coupe la tête et tu iras en enfer aussitôt !
- Je préfère garder ma main ! répond le géant
- C'est comme tu le voudras, fils, Dieu te bénisse s'il le veut !

Et brandissant son estramaçon toujours d'une main, il coupa la tête du géant d'un seul mouvement. De l'autre main il fit un signe de croix au-dessus de cette tête tombée sur le sol.

Voyant cela, le reste de la bande s'agenouilla et demande merci !

Le docteur Bluze s'arrêta. L'auditoire était à la fois émerveillé et bien songeur, sceptique aussi comme on l'est à notre époque.

« C'est du moins ce que l'on a rapporté », ajouta-t-il.

Le vin chaud circulait à nouveau et les joues ainsi que les nez devenaient rouges. Etait-ce le feu ou le rhum qu'on avait ajouté au vin épicé ? Nul ne s'en souciait.

Au dehors, dans la nuit pleine, la lune s'était levée et montrait sa corne. Le vent du nord aussi s'était renforcé : on entendait sous les portes souffler des bises glacées qui faisaient vaciller les flammes dans l'âtre.

Le conteur avait repris.

« On n'a aucune trace de la mort de ce Guiraud, ni aux Escudiés ni ailleurs. Il aurait dû mourir comme tout le monde. Et non ! Je vous dis ! Il s'était mis en réserve… pour les Arfontols auxquels il s'était déjà tant attaché. Sa mission éternelle sans doute devait être de veiller sur les âmes du lieu… Surtout les plus mauvaises ! Plus tard, à l'époque de la persécution des Cathares, que l'on voulait déclarer hérétiques, un autre curé éleva sa voix contre cette exclusion qui les condamnerait quelques décennies plus tard à la guerre d'extermination que l'on a connue et aux bûchers. Ce prêtre s'appelait Arnaud de Beben. Et c'est l'un des rares qui a voté contre au cours du Concile de Lombers, en 1167 précisément. Il était curé d'Arfons… Ainsi qu'en témoignent les registres de l'évêché d'Albi. Armand reste légendaire et on sait bien peu de choses sur lui. Simplement il a pressenti le risque de schisme qui courait si l'on n'acceptait pas que d'autres chrétiens ne pensent pas tout à fait comme les notables ecclésiastiques du temps. On avait tort de déclarer hérétiques ceux qui voulaient purger le culte et le faste de l'Eglise d'alors, orgueilleuse, et dénuée de tout respect des pauvres et des petits. Auprès des évêques, Armand de Beben représentait

justement le petit peuple, le petit village dont il était le pasteur – village qui ne souhaitait que la paix – qui ne voulait que la paix.

Plus tard encore, durant la Guerre de Cent Ans, à l'époque noire du Prince Noir qui a ravagé tout le Sud-Ouest, un autre curé d'Arfons a été à l'œuvre pour protéger le village. Il s'appelait Jean Bussy ou aussi Champmussi, on ne l'a jamais bien su. Celui-là, par quel miracle on l'ignore, faisait sonner les cloches à toute volée chaque fois (cinq fois paraît-il) que le prince anglais passait dans les vallées. Tellement fort qu'on les entendait de très loin et que les gens du pays allaient se réfugier dans les campagnes et dans les grottes, laissant ouverts maisons et greniers au pillage toujours possible et aux incendies. Mais Arfons a toujours été épargné et il n'y eut aucun mort pendant ces campagnes meurtrières. C'est vrai qu'Arfons est un petit village mais ça a été toujours un lieu de passage.

Il y avait, bien sûr, bien des doutes sur ce Champmussi, on ne savait même pas s'il était originaire du pays et nul ne lui connaissait de famille proche. On était sûr seulement que chaque année, à la période de Toussaint, il allait disparaître une bonne semaine pour ressurgir brusquement, comme avant, sans dire quoi que ce soit à ses proches et même à sa gouvernante. Et on attendait la prochaine fois où il allait faire sonner le tocsin, signe imparable d'une fuite nécessaire dans les champs, les campagnes reculées, quelquefois dans les grottes ou les cruzels, ces tunnels que l'on a creusés pour se protéger des pillards qui violent, tuent et mettent le feu. Les maisons bien souvent étaient brûlées mais les vies restaient sauves.

Plus tard, vers la sombre fin du siècle de Louis XIV, de grandes famines eurent lieu au cours d'hivers glaciaux où la mer elle-même gelait. Arfons fut préservé de la famine car les greniers étaient garnis par la prudence des gens. Mais des meutes de loups et de brigands de nouveau hurlèrent autour du village. Le soir, avant que la nuit ne devienne pleine, les Arfontols, conduits par leur curé de l'époque, allaient sur les chemins tout autour taper leurs sabots l'un contre l'autre et lancer des pétards. Aussi bien loups que gens de pillage, entendant ce tohu-bohu, s'en allaient vers d'autres endroits plus calmes chercher d'autres proies. Enfin, aussi, on allumait de grands feux de brandes sur les landes dépouillées et, de loin, ceux qui voyaient ces masses de fumées s'étirer le long des collines pouvaient penser que déjà quelque troupe venait de passer et qu'il était trop tard pour y aller chercher butin. Ce curé-là, celui qui était l'âme de ces actes de dissuasion, s'appelait Jean de Verdalle. On n'a su que bien longtemps après qu'il était le parent du Grand Maître de l'Ordre de Malte, le même ordre que les Hospitaliers qui avaient vraiment fondé Arfons.

Mais ne vous y trompez pas ! déclarait à ce moment le docteur Bluze, ce Jean de Verdalle, comme ce Champmussi, c'était encore Guiraud de Dourgne qui continuait à vivre cinq siècles après, ou du moins qui se réincarnait sous une identité différente. La preuve en est – s'il le fallait - dans le texte partiel d'un sermon qu'il aurait prononcé le jour de Pâques, précisément le 11 avril 1699 : *''Si vous le croyez assez fort, a-t-il dit alors, et si votre tâche sur la terre vous paraît plus importante que votre vie, alors c'est votre vie qui deviendra immortelle et comme le Ressuscité, vous serez toujours vivant ! Que les âmes assez grandes entendent et qu'elles*

vivent toujours ''. La même archive de l'évêché d'Albi mentionne que vraisemblablement l'Abbé de Verdalle, curé d'Arfons, aurait disparu vers 1710. »

Des voix commençaient à s'élever, couvrant un peu la voix du docteur Bluze qui pourtant ne se laissa pas impressionner.

« Ce n'est pas qu'un beau conte, reprit-il, c'est la stricte vérité, comme le prouvera quatre vingt ans après le Père Barbotin. Il était devenu curé de notre village après avoir quitté l'ordre des Sulpiciens. On aurait dit qu'il pressentait les évènements de la Révolution. Il vint se réfugier en 90 à Arfons, c'est du moins ce que l'on dit après coup, et qu'il avait été prêtre réfractaire. En réalité, il ne craignait rien, mais craignait pour nous autres, enfin, pour nos ancêtres. C'est vrai ! Arfons est bien loin de Paris, bien isolé, bien solitaire dans son massif de forêts. Mais les idées sont comme le vent, comme les microbes : elles vont où elles veulent et parfois là où on les attend le moins. Aussi, à Arfons même, trois ou quatre fanatiques, plus ou moins étudiants à Toulouse, se mirent en tête de constituer un comité de Salut Public au village et de brûler – puisqu'on ne l'avait pas fait encore – le château.

Mais vous le savez, mes amis, de château il n'y en a jamais eu à Arfons. Alors ils voulurent incendier et démolir la commanderie. Le sang du Père Barbotin ne fit qu'un tour. »

Le conteur toussa brusquement comme saisi par un énorme éclat de rire.

« Si l'on en croit ce qui est presque une légende, il s'interposa entre les "révolutionnaires" et la maison, à cet

angle où se trouve à présent la statue d'une Vierge à l'enfant, derrière une grille. Ouvrant grand et haut les bras, les yeux démesurément agrandis, il leur cria exactement ceci :

- Vous serez transformés en pourceaux si vous avancez davantage !

Dans la foule des badauds, partagée entre inquiétude et curiosité, un plaisantin imita avec bruit et geste, le couinement du porc. Aussitôt, l'un des plus acharnés tomba en crise d'épilepsie. Alors la petite foule, comme un seul homme, reprit en chœur le cri du porc qu'on égorge. Les ''révolutionnaires '' reculèrent, ne sachant si c'était du lard ou du cochon. »

Et le docteur Bluze de rire, suivi par tous les auditeurs.

« Mais, ajouta-t-il quelques instants après, si l'on peut douter de la vérité d'une sorte de réincarnation du chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, le dénommé Guiraud de Dourgne, cela n'est plus possible lorsqu'on fait état du fameux Abbé Hulot, curé d'Arfons de 1845 à 1870. Celui-là était bien la reproduction du premier curé d'Arfons dont il avait fait par ailleurs son modèle.

- Je suis le soldat du Christ ! disait-il sans pour autant être Jésuite mais simple dominicain.

Il ne disait pas « chien de Dieu » mais au nom de Dieu vivant, il exhortait sans cesse ses paroissiens à suivre le divin pasteur, à l'imiter non seulement par ses œuvres mais dans son cœur, au plus profond de l'âme, là où l'éternité a lieu et place, et là où se joue le destin immortel de la vie éternelle.

- Si vous n'êtes pas comme lui, disait l'Abbé Hulot, vous serez contre lui et vous serez plongé dans les flammes de l'enfer.

Aussi, on comprendra combien l'avancée des idées anarchistes et libertaires, couronnées par l'embrasement de la Commune, purent révolutionner un tel esprit.

- C'est eux ou moi, disait-il encore à ses fidèles.

Ce qui voulait dire en fait, c'est le peuple ou Dieu...seul pouvoir, seul Etat, seul peuple à lui tout seul, par lequel seul le salut est donné à la créature.

Il connut une fin tragique... Lorsque les purges et les envois au bagne eurent lieu pour les Communards, l'Abbé Hulot, un soir à la nuit tombée fut assassiné. Proprement égorgé, on lui avait mis dans la bouche un chiffon sur lequel était écrit en lettres rouges : « ce n'est pas toi, ni Dieu, c'est nous ! »

Cela a laissé un souvenir profond et douloureux dans la mémoire du village. Ainsi qu'un fond bien ancré de résistance à tout ce qui vient d'ailleurs, des villes, de Paris, de la modernité avec ses idées sans doute bonnes, mais dangereuses pour le bon équilibre des générations et des saisons.

C'est bien ce que l'Abbé Gastou, que chacun des anciens Arfontols a connu, a cherché à enraciner encore dans l'âme de nos pays. Ce brave homme est resté toute sa vie de curé au village de 1914 à 1944. Son rôle a été simplement celui d'une présence spirituelle rare. Il connaissait chacun de ses paroissiens... les connaissait et les aimait sans les juger. Tout en leur disant aussi souvent que nécessaire ce qui pêchait en eux et parait-il, il n'était pas tendre ! Il priait pour eux, les aidait, les entourait et surtout les protégeait par son aura

spirituelle. Aucun n'est mort, que ce soit au cours de la Première ou au cours de la Seconde Guerre Mondiale.

Et puis l'Abbé Plume a pris le relais, presque aussitôt. Quand je dis relais, je devrais dire relève. Relève de garde. Oui ! Tous les curés d'Arfons ont gardé le village. Et l'Abbé Plume, soi-disant enterré à Sorèze, reviendra sous un autre nom sans doute, au moment où tout semblera aller mal pour les gens, les lieux, les âmes. Mais ce sera encore et toujours le Père Guiraud, l'ancien aumônier des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui continuera à défricher, à protéger et à conduire tant bien que mal, même s'ils ne le veulent pas, ses paroissiens au Paradis ».